

—Ce monsieur demande à voir M. le docteur, reprit le domestique.

—Faites-le entrer."

Ce personnage entra dans le cabinet du docteur comme il aurait pu entrer dans une station de chemin de fer, sans même ébaucher un salut. Il s'arrêta pour dire d'une voix qui ressemblait à celle de Polichinelle, tant l'accent en était à la fois guttural et nasal :

"C'est vous le docteur Schwaryencrona ?

—C'est moi," répondit le docteur fort étonné de ces manières.

Il se demandait déjà s'il ne devait pas sonner pour faire reconduire ce grossier personnage, quand un mot du nouveau venu arrêta net cette velléité.

"J'ai vu votre annonce au sujet de Patrick O'Donoghane, disait l'étranger, et j'ai pensé que vous aimeriez connaître ce que je sais de lui.

—Monsieur, prenez donc la peine de vous asseoir," allait répondre le docteur.

Mais il s'aperçut que l'étranger n'avait pas attendu son invitation. Après avoir choisi le fauteuil qui lui parut le plus confortable, il était déjà en train de le rouler près du docteur.

"J'ai pensé, reprit-il, que vous accueilleriez ces détails avec plaisir, puisque vous offrez cinq cents livres pour les connaître ! C'est pourquoi je vous les apporte."

Le docteur s'inclina sans mot dire.

"Sans doute, reprit l'autre de sa voix nasillarde, vous vous demandez déjà qui je suis. Je vais donc vous le dire. Comme ma carte a pu vous l'apprendre, je m'appelle Tudor Brown, sujet britannique.

—Irlandais, peut-être ?" demanda le docteur avec intérêt.

L'étranger visiblement surpris, hésita un instant, puis répondit :

—Non, Ecossais. . . Oh ! je sais que je n'en ai pas l'air et qu'on me prend plutôt pour un Yankee. Mais cela ne fait rien, je suis Ecossais ! . . . J'ai une fortune indépendante et je ne dois rien à personne. Si je vous dis qui je suis, c'est parce que cela me fait plaisir, car rien ne m'y oblige !

—Permettez-moi de vous faire observer que je ne vous l'ai pas demandé, dit le docteur en souriant.

—Non ; eh bien ! alors, ne m'interrompez pas, ou nous n'arriverons jamais au bout. Vous publiez des annonces pour savoir ce qu'est devenu Patrick O'Donoghane, n'est-ce pas ? C'est donc que vous avez besoin de ceux qui le savent ! . . . Moi qui vous parle, je le sais !

—Vous le savez ? demanda le docteur en rapprochant son siège de celui de l'étranger.

—Je le sais ! Mais, avant de vous le dire, il faut que je vous demande quel intérêt vous avez à cette recherche.

—C'est trop juste !" répliqua le docteur.

En quelques mots, il conta l'histoire d'Erik, que son visiteur écouta avec une profonde attention.

"Et ce garçon vit toujours ? demanda Tudor Brown.

—Assurément ! Il vit, il est bonne santé et va commencer au mois d'octobre prochain ses études médicales à l'Université d'Upsal.

—Ah ! ah ! reprit l'étranger qui parut réfléchir. Et, dites-moi un peu, n'avez-vous pas d'autre moyen de percer le mystère de sa naissance que de vous adresser à Patrick O'Donoghane ?

—Je n'en connais pas d'autre, répliqua le docteur. Après de longues recherches, je suis arrivé à savoir que cet O'Donoghane était en possession du secret, que lui seul peut-être pouvait m'en dire le mot, et c'est pourquoi je demande de ses nouvelles par la voie des journaux. Du reste, c'est sans grand espoir d'en obtenir par ce moyen.

—Pourquoi cela ?

—Parce que j'ai lieu de croire qu'O'Donoghane a des motifs graves de se cacher. Il est, par conséquent peu probable qu'il réponde jamais à mes annonces. Aussi ai-je l'intention de recourir prochainement à un autre procédé. Je possède son

signalement, je sais quels sont les ports qu'il doit fréquenter de préférence, et je me propose de l'y faire rechercher par des agents spéciaux."

Le docteur Schwaryencrona ne disait pas ces choses à la légère. Il les énonçait avec l'intention formelle de voir quel effet elles produiraient sur l'homme qu'il avait devant lui. Aussi, remarqua-t-il fort bien en dépit du flegme affiché par l'étranger, un battement de paupières et une légère contraction à la commissure des lèvres sur la face glabre de Tudor Brown. Mais, presque aussitôt celui-ci se redressa.

"Eh bien, docteur, dit-il, si vous n'avez pas d'autre moyen d'être renseigné que de retrouver O'Donoghane, vous ne le serez jamais ! . . . Patrick O'Donoghane est mort."

Si douloureusement surpris que fût le docteur par cette nouvelle, il ne sourcilla pas et se contenta d'observer son visiteur qui continua ainsi :

"Mort et enterré, ou pour mieux dire, mort et noyé par trois cents brasses de fond ! Le hasard a voulu que cet homme, dont le passé me semble mystérieux et que j'avais remarqué pour cette raison, fût, il y a trois ans, employé en qualité de gabier à bord de mon yacht, l'*Albatros*. Il y a trois ans environ, comme nous passions par le travers de Madère, le gabier Patrick O'Donoghane tomba à la mer. J'avais fait stopper, mettre les embarcations à l'eau, et on le chercha si bien qu'il fut retrouvé et qu'on put lui donner à bord tous les soins imaginables. Mais ce fut en vain. O'Donoghane était mort. Il fallut rendre à la mer la proie que nous avions tenté de lui arracher ! . . . Procès-verbal de l'accident fut naturellement dressé sur le livre du bord. Pensant que cet acte pourrait vous être utile, j'en ai fait prendre une copie certifiée et je vous l'apporte."

Ce disant, M. Tudor Brown tira son portefeuille, y prit une feuille de papier couverte de timbres et la présenta au docteur.

Celui-ci la parcourut rapidement. C'était bien un extrait du livre de bord de l'*Albatros*, propriétaire Tudor Brown, portant décès du gabier Patrick O'Donoghane, par le travers de l'île de Madère.

Cet acte avait les caractères de l'authenticité. Mais la manière dont il arrivait dans ses mains était si étrange que le docteur ne put s'empêcher de formuler tout haut l'étonnement qu'il éprouvait. Il le fit toutefois avec sa courtoisie habituelle.

—“Permettez-moi une question, une seule question, Monsieur, dit-il à son visiteur.

—Parlez, docteur.

—Comment se fait-il que vous ayez en poche un tel acte tout préparé, dûment certifié et légalisé ? . . . Et pourquoi me l'apportez-vous ?

—Si je compte bien, cela fait deux questions, répondit Tudor Brown. Je réponds donc point par point. J'ai cet acte en poche par la raison qu'ayant vu vos annonces, il y a deux mois et pouvant fournir le renseignement que vous demandez, j'ai voulu vous le donner complet et définitif, autant qu'il est en mes moyens. . . . Je vous l'apporte par la raison que, me promenant dans ces parages à bord de mon yacht, j'ai trouvé naturel de vous présenter en personne ce petit papier pour satisfaire à la fois ma curiosité et la vôtre !”

Il n'y avait rien à répondre à ce raisonnement. Aussi le docteur alla-t-il à la seule conclusion qu'il dût en tirer.

—“Vous êtes donc ici avec l'*Albatros* ? demanda-t-il vivement.

—Sans doute.

—Et avez-vous encore à bord quelques matelots qui aient connu Patrick O'Donoghane ?

—Plusieurs assurément.

—Me permettriez-vous de les voir ?

—Tant qu'il vous plaira ! Voulez-vous venir à mon bord à l'instant même ?

—Si vous n'y avez pas d'objection ?

—Aucune,” dit l'étranger en se levant.